



CHAPITRE XIV.

Des mœurs des Indiens, de leur fidélité, de leur respect envers les Ecclesiastiques, de leur éloquence naturelle, de l'attache qu'ils ont encore à leurs anciennes superstitions ou idolâtries, & de l'opinion qu'ils ont de la Religion.

Pour ce qui regarde leurs mœurs, & leur conversation, il est constant qu'ils sont fort civils & débonnaires, d'un naturel craintif, & portez à servir, à obéir, & à faire du bien si l'on leur témoigne tant soit peu d'amitié; mais dans les lieux où ils sont maltraitez ils sont rudes, mal plaisans, qui ne veulent rien faire, & qui aiment mieux se faire mourir, que de vivre en servitude.

Ils sont fort fidèles, & l'on n'a jamais reconnu qu'ils aient commis aucun vol d'importance; de sorte que les Espagnols mêmes ne craignent pas de coucher avec eux toute la nuit dans un desert, quoi qu'ils portent des sacs pleins d'or avec eux.

Ils gardent aussi bien le secret, & ne voudroient pas avoir revelé rien qui put faire tort à la réputation d'un de leurs voisins, ou choquer le credit d'un Espagnol s'il leur porte tant soit peu d'amitié.

Mais sur tout ils portent un fort grand respect à leur Curé, & lors qu'ils viennent pour lui parler, ils prennent leurs plus beaux habits,

habits, & étudient un compliment ou un discours tout exprès pour lui plaite.

Ils sont abondans en leurs expressions, & pleins de circonlocutions, qu'ils enrichissent de paraboles & de similitudes pour exprimer leurs pensées & leurs intentions.

J'ai demeuré quelquefois une heure toute entiere assis à entendre seulement parler une vieille femme, avec tant d'élégance en sa Langue, mais qui n'auroient point de sens, ou paroïtroient barbares en la nôtre, que j'en étois étonné; & bien souvent je m'instruisois plus par-là en la connoissance de leur Langue, que par toute mon étude particuliere.

Que si je pouvois leur répondre avec des phrases & des expressions qui fussent semblables aux leurs, comme je tâchois de le faire souvent, j'étois assuré de gagner par-là leur amitié, & d'en obtenir ce que j'aurois voulu leur demander.

Pour ce qui regarde le culte de Dieu, ils professent en aparence la même Religion que les Espagnols; mais dans le cœur ils ont beaucoup de peine à croire ce qui surpasse les sens, la nature, & ce qui ne paroît pas visible aux yeux.

Il y en a même encore aujourd'hui plusieurs qui adorent des Idoles de bois & de pierre, qui sont adonnéz à la superstition, qui observent la rencontre des bêtes qui traversent les chemins, le vol des oiseaux, & leur chant auprès de leurs maisons en certain tems qu'ils n'ont pas accoutumé d'y venir.

Il y en a aussi plusieurs qui sont adonnéz

au sortilège, & à qui le diable fait accroire que leur vie dépend de celle de quelque bête, qu'ils gardent auprès d'eux comme leur esprit familier, & s'imaginent que lorsque cette bête mourra, ils doivent aussi mourir, que lors qu'on les poursuit à la chasse, le cœur leur fremit, lorsqu'il manque à cet animal-là, il leur manque aussi à eux.

Il arrive même que par illusion diabolique, ils paroissent en la figure de cette bête-là, qui d'ordinaire est celle d'un cerf, d'un daim, d'un lion, d'un tigre, d'un chien, ou d'un aigle; de sorte que sous cette figure-là il y en a eu quelques-uns sur qui l'on a tiré des coups de mousquet ou de fusil qui en ont été bleffez, comme je montrerai dans le chapitre suivant.

Et parce qu'ils voyent qu'on peint divers Saints avec quelque animal auprès d'eux, comme saint Jérôme avec un lion, saint Antoine avec un pourceau, & d'autres bêtes sauvages, saint Dominique avec un chien, saint Marc avec un taureau, & saint Jean avec un aigle, ils s'imaginent que ces Saints-là étoient de la même opinion qu'eux, & que ces animaux-là étoient leurs esprits familiers, & qu'ils se transformoient en leurs figures lors qu'ils vivoient, & qu'ils étoient morts à même-tems qu'eux; de sorte que quoi-que l'opinion qu'ils ont de ces Saints-là soit fautive, elle ne laisse pas de les affermir en la Religion Catholique, par la créance qu'ils ont qu'elle a du rapport à ce qu'ils croyent.

C'est aussi une des raisons pour laquelle ils ont une si grande vénération pour ces Saints-là;

là; car selon le peu de moyens qu'ils ont, ils font tout ce qu'ils peuvent pour en acheter un Tableau & le faire mettre dans l'Eglise, afin qu'il y soit honoré d'un chacun.

Les Eglises sont pleines de ces Tableaux, que l'on porte au haut de certains bâtons dorrez en procession, comme l'on fait les bannieres par deçà, aux jours de fête.

Les Curez ne tirent pas peu de profit de ces choses-là; car le jour de la fête d'un Saint dont on aura porté le Tableau en procession ce jour-là, celui à qui le Tableau appartient fait un grand festin dans le Village, & donne ordinairement trois ou quatre écus au Curé pour sa Messe & son Sermon, avec un coq d'Inde, trois ou quatre pièces de volaille, & du cacao suffisamment pour lui faire du chocolat pendant toute l'octave qui suit.

De sorte qu'en quelques Eglises où il y a pour le moins quarante de ces Tableaux ou images de Saints, le Curé en retire pour le moins quatre ou cinq cens livres par an.

C'est pourquoi le Curé a grand soin de ces Tableaux, & de faire avertir de bonne heure les Indiens du jour de leur Saint, afin qu'ils se mettent en bon état pour bien célébrer sa fête chez eux & dans l'Eglise.

Que s'ils ne contribuent pas assez largement, le Curé les en reprendra, & les menacera de ne point prêcher.

Que si quelque Indien par faute de moiens ne peut pas contribuer, ou ne peut pas célébrer la fête en sa maison & à l'Eglise, le Curé le menacera de jeter le Tableau de son Saint hors de l'Eglise, en disant qu'elle ne doit

doit point être remplie de Saints qui sont inutiles au corps & à l'ame, & que ce Tableau-là occupe le lieu d'un autre dont on célébreroit la fête tous les ans à la maison & à l'Eglise.

Que s'il arrive que celui à qui appartient cette Image vienne à mourir & laisse des enfans, ils en doivent prendre le soin comme d'une portion de leur héritage, & faire en sorte que l'on célèbre leur fête.

Mais s'il n'a point laissé de fils ni d'héritiers, le Curé fait assembler tous les Chêfs des Tribus, & les principaux Officiers de la Justice, à qui il fait une harangue, pour leur faire sçavoir qu'il y a une place en l'Eglise qui est occupée inutilement par une telle Image & le bâton qui la soutient, que celui à qui elle appartenoit étant mort sans héritiers pour en avoir le soin, il est obligé de les avertir qu'il a dessein de la mettre entre leurs mains, afin qu'ils la portent à l'Hôtel de Ville, & la gardent jusqu'à ce que quelque bon Chrétien la reconnoisse ou l'achete pour lui.

Lors que les Indiens entendent ces paroles, ils appréhendent que le jugement de Dieu tombe sur leur Village, & qu'il les châtie pour avoir souffert qu'un Saint ait été mis hors de l'Eglise; c'est pourquoi ils vont aussitôt trouver le Curé, & lui porter des présens, afin qu'il prie le Saint pour eux; & qu'il leur limite un certain tems pour lui pouvoir rendre réponse sur la disposition de ce Tableau du Saint.

Car ils croyent que c'est une honte & un affront à tous les habitans de leur village, qu'une

qu'une chose qui a été consacrée à l'Eglise en soit ôtée, & mise sous le pouvoir des séculiers.

Après qu'il leur a limité le tems qu'ils doivent le venir trouver, ils lui promettent de trouver quelque bon Chrétien, soit des parens ou des amis de celui à qui le Tableau appartenoit, ou bien quelqu'autre personne, qui l'achetara du Curé, s'il est encore dans l'Eglise, ou des Magistrats, s'il a été mis entre leurs mains, ce qu'ils ne souffrent qu'avec peine, parce qu'on leur a enseigné divers exemples des malheurs qui sont arrivez à d'autres en pareilles occasions, c'est pourquoi pour s'en exempter, ils promettent d'apaiser la colere du Saint, par le moyen d'une fête solennelle, qu'ils célébreront dans leur Village à son honneur, afin qu'il ne leur veuille point de mal de l'avoir négligé de la sorte.

Les Ecclésiastiques de ces pais-là qui connoissent la simplicité des Indiens, n'oublient pas aussi tous les moyens qu'ils ont de s'en prévaloir, & celui-ci n'est pas un des moindres pour en tirer de l'argent.

Car comme ils croyent que c'est un affront à tout leur Village, de souffrir qu'un de leurs Saints soit mis hors de l'Eglise, & qu'il faille l'acheter des séculiers, ils font toute la diligence qui leur est possible pour présenter au Curé un homme qui prenne le tableau du Saint pour lui, qui non-seulement lui donne la valeur de ce qu'il a coûté avec sa bordure dans la boutique du Peintre; mais aussi ce qu'on avoit accoutumé de donner aux jours de sa fête.

Com-

Comme l'on a enseigné aux Indiens que pour honorer davantage les Saints, il falloit qu'ils leur fissent des offrandes au jour de leur fête, les uns apportent une réale ou deux, ou comme c'est l'ordinaire à Guatimala, un cierge de cire blanche, & en d'autres endroits du cacao & des fruits, qu'ils posent devant l'image du Saint pendant qu'on dit la Messe.

Il y en a aussi quelques-uns qui apportent une douzaine de cierges, de la valeur d'une réale la piece ou de moindre prix, & s'ils se trouvent seuls sans qu'on y prenne garde, ils les allument & les laissent brûler tous à la fois; de sorte qu'à la fin de la Messe le Curé n'en trouve que le bout.

Mais pour y remédier les Bedeaux ont ordonné au Curé d'avoir soin des offrandes, & de ne pas permettre que les Indiens allument plus d'un cierge devant l'image du Saint, & laissent les autres devant sans les allumer, leur disant que les Saints se plaisent autant à voir ces cierges-là qu'on leur offre, que ceux qui sont allumés, afin que par ce moyen les autres lui demeurent, & qu'il en puisse tirer de l'argent.

Après que la Messe est dite, le Curé & les Bedeaux ôtent toutes les offrandes & les cierges qu'on avoit mis devant l'image du Saint, où il se trouve quelquefois jusqu'à vingt réales en argent, & une centaine de cierges, qui vaudront pour le moins quinze ou seize francs.

La plupart des Religieux qui demeurent autour de Guatimala, sont aussi bien fournis de cierges par ce moyen-là, que les
bou-

boutiques des marchands le sont dans la ville.

Quoi que ces Religieux vendent quelquefois tous ces cierges en gros aux Espagnols, afin d'en tirer une somme tout d'un coup, néanmoins ils ne se soucient pas beaucoup de s'en défaire en cette manière-là, parce que les Indiens lors qu'ils en ont affaire pour quelque fête, ou pour un baptême, ou pour une femme qui relève de ses couches, les vont acheter du Curé, qui par ce moyen vendra jusqu'à cinq & six fois les mêmes cierges à ceux là même qui les ont offerts.

Et parce que les Religieux remarquent que les Indiens ont une grande inclination à ces sortes d'offrandes qui leur sont si utiles, ils les leur recommandent particulièrement dans leurs prédications comme des marques de leur piété & de leur dévotion.

Mais quoi que ces peuples soient si zelez & si liberaux à faire des offrandes, ils sont néanmoins si ignorans dans les misteres de la Foi, qu'ils ne sçauroient rendre aucune raison de leur croyance.

Car les misteres de la Trinité, de l'Incarnation de Jesus-Christ, & de nôtre Rédemption par sa mort, sont trop élevez pour eux, & ne peuvent dire autre choses là-dessus que certaines réponses qu'on leur a enseignées en leurs Catechismes; mais si on leur demande ce qu'ils croient de ces articles de Religion Chrétienne, ils ne répondent jamais affirmativement, mais seulement que cela peut bien être ainsi.

De même lors qu'on leur enseigne que le
Corps

vres Indiens qui se sont retenus huit ou quinze jours sans communier, jusqu'à ce qu'ils eussent pû mettre à part une réale pour l'offrir en allant à la Communion.

Comme les Curez ne refusent la Communion à personne, & qu'ils obligent tous ceux qui ont passé l'âge de douze ans de se venir confesser, l'on ne scauroit croire combien cela leur vaut tous les ans, & particulièrement dans les grands Villages, où j'ai vû quelquefois jusqu'à mille communians.



CHAPITRE XV.

De l'aplication des Indiens à célébrer les fêtes, & comme ils surpassent les Espagnols en les imitant, lors qu'ils se disciplinent en public, à certains jours de l'année.

Ils sont aussi fort exacts à observer les jours de la semaine Sainte, que les Ecclesiastiques font des reposoirs qu'ils gardent jour & nuit, & mettent un crucifix au devant avec deux bassins aux côtez, pour recevoir les simples ou doubles reales, que chacun y aporte à genoux & pieds nuds, en venant baiser les mains, les pieds, & le côté du crucifix.

L'on fait aussi une collecte dans toutes les maisons des Indiens, pour fournir à la dépense des cierges qui se brulent devant le reposoir en ces jours-là.

Dans

Dans toutes les Eglises il y a aussi un tronc dont le Curé a la clef, où l'on met ce que l'on veut donner pour faire prier Dieu pour les ames des trépassés qui sont en Purgatoire; de sorte que quand le Prêtre a besoin d'argent il en trouve toujours dans le tronc; & comme j'ai fait souvent ouvrir ces troncs-là, j'y ai toujours trouvé plusieurs reales simples, & même des pièces de quatre & de huit reales.

Et parce que les choses qui sont perduës, & que l'on trouve dans les grands chemins doivent appartenir à quelqu'un, si l'on ne scait pas qui en est le véritable propriétaire, on leur a enseigné que ces choses-là appartiennent aux ames des trépassés; c'est pourquoi les Indiens par vanité, ou afin que le Curé ait bonne opinion d'eux, s'ils trouvent quelque chose ils la donneront bien plutôt au Curé, ou la mettront dans le tronc de l'Eglise pour les ames des trépassés, que ne feront pas les Espagnols, qui, s'ils trouvent une bourse perduë, la garderont fort bien pour eux mêmes sans en faire restitution.

Il y eut un Indien demeurant à Mixco qui trouva dans le grand chemin un patagon ou une pièce de huit reales, & étant venu quelque tems après pour se confesser, il me donna la piece, en me disant qu'il n'oseroit la garder, de peur que les ames se vinssent présenter devant lui & la lui demander.

Ils font aussi beaucoup d'offrandes le jour des trépassés, d'argent, de volailles, de mahis, d'œufs & d'autres choses semblables, qui tournent toutes au profit du Curé.

Tom. III.

K.

II